



Pour Paul Inchauspé, politiciens et syndicats sont en train de saboter l'école de demain

On a trahi ma réforme

PAR ISABELLE GRÉGOIRE

SOUVENT PRÉSENTÉ comme le « père » de la réforme de l'éducation, Paul Inchauspé se voit plutôt comme son « accoucheur ». Un accouchement qui suscite toujours la polémique, 10 ans après son déclenchement.

Ce Basque au tempérament bouillant vit au Québec depuis 40 ans et a fait carrière en éducation : professeur, chercheur, ex-directeur général du Collège Ahuntsic, commissaire aux Etats généraux de l'éducation, président du

PHOTOS : YVES BEAULIEU

79

groupe de travail sur la réforme... Dans un livre intitulé *Pour l'école. Lettres à un enseignant sur la réforme des programmes* (Liber, 2007), il entend s'élever au dessus du « brouhaha » et des « débats stériles ». Objectif : redonner son élan premier à la réforme et en rétablir l'image. Il s'agit d'une refonte des programmes d'études, orientée par une perspective culturelle, insiste-t-il. Et non pas d'une réforme de l'enseignement (ou pédagogique), comme elle est souvent présentée.

Paul Inchauspé déplore cette « déviation » de la réforme et les cafouillages qui ont nui à sa mise en œuvre. Il n'épargne ni le ministère de l'Éducation, ni les syndicats, ni les universitaires, sans toutefois verser dans le pamphlet. Son ambition est de revaloriser le rôle social des enseignants qu'il exhorte à être des « passeurs culturels », des « éveilleurs d'esprit ».

« On ne passe pas la culture comme on passe des colis, écrit-il. On n'est pas passeur culturel en appliquant seulement un programme d'études plus culturel. Il y faut un esprit, une attitude qui sait [...] faire entrevoir aux élèves [...] des perspectives qu'ils n'oublieront jamais parce qu'elles les placent de plain-pied dans l'univers de la culture. »

Et d'évoquer une leçon donnée durant la guerre par son maître du primaire, incarnation de la figure de « transmetteur de culture » à ses yeux. L'école avait été réquisitionnée par l'armée allemande, et la classe déplacée dans le presbytère. Chaque jour, le lieutenant qui commandait l'unité pas-

sait devant, suivi de ses sous-officiers. Un matin, le maître demanda aux élèves de prendre leurs livres d'histoire et de descendre dans la rue avant la venue de l'officier. Assis sur le trottoir, les gamins devaient lire en silence deux pages intitulées... « Les invasions barbares ». Un acte de résistance dont le maître s'est ensuite servi pour donner une magistrale leçon d'histoire : de tout temps, des peuples ont envahi d'autres peuples, mais, toujours, ils ont fini par repartir.

Selon Paul Inchauspé, ces passeurs culturels capables de créer des ponts entre différents savoirs sont plus que jamais nécessaires dans ce monde où tout va très vite et, surtout, où tout est interrelié.

Isabelle Grégoire : Pourquoi est-ce devenu à ce point nécessaire de revaloriser le rôle de l'enseignant ?

Paul Inchauspé : Il y a au Québec une condescendance, teintée de mépris, pour l'école de base. Quand on en parle, ce n'est que pour signaler ses difficultés, ses échecs. Ça me met hors de moi ! Ceux qui devraient être les défenseurs du système le défendent mal, qu'il s'agisse du ministère de l'Éducation ou des syndicats qui protègent les conditions d'enseignement, mais non le rôle des enseignants.

Je m'adresse au cœur et à l'intelligence de l'enseignant pour lui faire prendre conscience de son rôle social : celui de passeur culturel. Et non pas le rôle que l'image publique lui renvoie, celui d'un simple exécutant soumis aux normes du Ministère.

« Pour améliorer l'éducation, il faut des enseignants qui s'engagent dans les améliorations envisagées et qui les comprennent. Une telle banalité ne mériterait pas d'être signalée, si elle n'était pas sous-estimée dans toutes les réformes de l'éducation. »

Jerome Bruner, *L'éducation, entrée dans la culture*, Paris, Retz, 1997,
cité par Paul Inchauspé dans *Pour l'école*

I.G. : N'avez-vous pas une confiance démesurée dans la capacité des enseignants à devenir des passeurs culturels ?

P.I. : Je ne veux pas le savoir ! Ce que je dis, c'est qu'ils doivent l'être. J'ai entendu des représentants syndicaux dire qu'au Québec on n'est pas capable d'avoir ce type d'exigences par rapport aux enseignants. Toujours cette espèce de méfiance, de rapetissement. La loi la plus importante en éducation, c'est la loi de Pygmalion : ce que tu attends de quelqu'un, il te le donne. Il est évident que si je dis à un enseignant « Sois un simple exécutant », il le sera, mais il y perdra son âme.

Seront-ils tous au même niveau ? Pas sûr. Mais tout enseignant a connu cette joie d'éveiller ses élèves, d'être un transmetteur culturel. S'il ne l'a pas connue, il ne reste pas dans ce métier ! Je ne dis pas qu'on est continuellement un passeur culturel, mais ces moments-là, il ne faut pas les perdre, parce que ce sont eux qui sauvent l'élève : ils sont l'honneur de ce métier.

I.G. : Le ministère de l'Éducation parle désormais de « nouveau pédagogique ».

P.I. : C'est une erreur. C'est de réforme du programme d'études qu'il s'agit, pas de réforme pédagogique ! Ce que j'ai voulu, c'est que les pédagogies nouvelles puissent exister, et non pas qu'elles soient imposées. Et que les enseignants aient plus de liberté pour utiliser les pratiques pédagogiques qui conviennent, suivant leur jugement et les situations.

I.G. : Comment a-t-on pu dévier à ce point ?

P.I. : D'abord, il y a eu l'intervention des vendeurs de formations, des éditeurs, qui se sont engouffrés dans cette ouverture en vantant des pédagogies nouvelles, en disant que celles-ci collaient à l'esprit de la réforme.

Il y a eu aussi les batailles d'universitaires - les tenants de la conception constructiviste de l'apprentissage y ont vu l'occasion de prendre leur revanche sur les behavioristes, dont la théorie triomphait depuis les années 1970.

Et il y a eu le ministère de l'Éducation lui-même. Je ne sais ni quand ni sous l'influence de qui s'est fait le passage d'une réforme du programme d'études à une réforme pédagogique. Et cette déviation dans le discours pu-

ADOLESCENCE DE MASSE

Le prochain grand défi de la réforme sera celui de son application au secondaire, croit Paul Inchauspé. Cela, en raison du phénomène qu'il appelle l'« adolescence



de masse». L'adolescence est un phénomène non pas biologique, comme l'est la puberté, mais so-

cial et culturel, rappelle-t-il. « Dans le temps, il n'y avait pas d'adolescence. A l'âge de 12-13 ans, on allait sur le marché du travail. Seuls les bourgeois qui poursuivaient des études vivaient cette adolescence. »

La situation est radicalement différente aujourd'hui. « L'attente sociale est que tout le monde aille à l'école et réussisse. Or beaucoup de jeunes n'ont pas le goût des études. » D'où le défi de l'école. « Ils méritent non seulement qu'on leur donne des éléments de cette transmission culturelle,

mais qu'on leur apprenne à réfléchir, à penser. Pour susciter leur intérêt, leur donner le goût, il faut privilégier des approches pédagogiques actives. Sinon, ils s'ennuient. »

La revalorisation de la formation professionnelle et les remaniements annoncés l'an dernier par le ministère de l'Éducation – notamment la diversification des parcours au 2^e cycle du secondaire – collent aux nécessaires changements invoqués par Paul Inchauspé depuis plusieurs années. Reste à savoir s'ils obtiendront le succès escompté.

blic a été attisée par l'entreprise systématique de dénigrement des médias.

Si le dixième des efforts mis ces dernières années pour promouvoir des pédagogies nouvelles avait été employé à aider les enseignants du primaire à mieux maîtriser les programmes de sciences, d'histoire et de géographie du nouveau curriculum, notre école aurait fait de grands progrès dans la mise en œuvre réelle de ce programme. Il y a du travail à faire là-dessus! Parce que les sciences, au niveau du primaire, ça n'a pas tellement changé; les professeurs les négligent.

I.G.: Pourquoi n'êtes-vous pas intervenu plus tôt?

P.I.: Je ne voulais pas jouer les belles-mères! Mais, là, le moment me semble opportun parce que les enjeux de cette réforme me paraissent menacés en atteignant le secondaire. C'est là que l'application de cette réforme des programmes va se heurter à de grosses difficultés. Ce sera d'ailleurs le thème de mon prochain livre (voir encadré).

I.G.: En quoi cela sera-t-il plus difficile à implanter qu'au primaire?

P.I.: Pour un prof du primaire, le programme de français et de mathématiques est le même et, si celui d'univers social et des sciences est différent, il peut le négliger, « tourner les coins ronds ». Au secondaire, tous les ensei-

gnants sont touchés; le contenu de leur matière est réorganisé.

I. G. : L'un des problèmes soulevés par les enseignants du secondaire est justement la nouvelle nécessité de travailler ensemble, de faire des liens entre leurs cours...

P. I. : Dans l'ancien programme d'études, chaque matière était déterminée de façon isolée, et ce métier était devenu individuel. Or la concertation est nécessaire pour renforcer l'intégration des connaissances, mettre sur pied des projets multidisciplinaires. Il faut accepter de changer les habitudes – tant des professeurs que des directions d'école ou des syndicats –, de faire des concessions sur les horaires. C'est un travail titanesque, déstabilisant pour les enseignants, qui prendra des années.

I. G. : Vous abordez l'importance d'acquérir des savoirs durables... mais les parents s'inquiètent autant de savoir si leur enfant va apprendre les matières de base aussi bien qu'auparavant.

P. I. : Ce n'est pas la connaissance que l'élève emmagasine qui est importante. Cette connaissance, il doit la mettre en application et en voir l'utilité dans sa vie. Le monde actuel demande des gens capables non seulement d'appliquer, mais aussi d'apprendre, de comprendre, de porter des jugements... L'enrichissement culturel des programmes est indispensable pour comprendre, vivre et agir dans un monde complexe.

I. G. : L'évaluation des élèves demeure le problème majeur de cette réforme.

Non seulement à cause du bulletin, qui a cristallisé toutes les critiques, mais aussi de la difficulté d'évaluer les fameuses compétences transversales.

P. I. : J'ai conscience que c'est compliqué, que cela demande beaucoup de travail et une transformation des manières de faire. Mais les débats stériles sur la forme du bulletin – des chiffres ou des lettres? – ne règlent rien. Car le vrai travail à faire est tout autre: il s'agit pour les enseignants de se réapproprier la réévaluation. Ils en ont été dépossédés pendant 25 ans, car on a privilégié les épreuves à questions fermées, à choix multiples, plus faciles à évaluer.

I. G. : Selon le rapport du Comité de travail sur l'évaluation des changements effectués au primaire, les résultats des élèves ont baissé, tant en français qu'en mathématiques et en sciences... A quoi cela est-il dû?

P. I. : J'ai constaté qu'on s'est immédiatement servi de ce rapport pour dire qu'il fallait arrêter la réforme! Il y a certainement des questions à se poser, mais ces tests sont-ils comparables aux précédents? A-t-on les mêmes contingents d'élèves? N'oublions pas qu'il n'y a pas eu de redoublement durant la période concernée. Est-ce l'approche pédagogique utilisée?

Je crois que la vraie question touche le curriculum réel, c'est-à-dire ce qui se passe effectivement dans la classe. Le nouveau programme est plus complexe, les exigences ont été rehaussées, les manuels sont nouveaux, et certains enseignants ont de la difficulté

à gérer tous ces changements. Je crois que la mutation prendra 10 ans.

I.G. : Etes-vous optimiste pour l'avenir de cette réforme? Ou bien craignez-vous un retour en arrière?

P.I. : Je suis optimiste. Il va y avoir des ajustements, c'est sûr, mais on ne reviendra pas au programme antérieur. Certes, les syndicats appellent à refermer l'espace professionnel qui a été ouvert. Mais les nouvelles générations de profs vont de moins en moins accepter de n'être que des exécutants. Ça va demander une génération, mais ça va se faire. On va dans le sens de la revalorisation de l'école. Alors que les médias ne rapportent que les grincements, le négatif, il se passe dans les écoles des choses nouvelles, extraordinaires, des transformations qui pourraient donner une autre image de cette réforme. Beaucoup d'enseignants du primaire ont trouvé avec la réforme une nouvelle stimulation dans leur travail. C'est important, car le moral fait toute la différence.

I.G. : En quoi les enfants de la réforme seront-ils mieux adaptés au monde dans lequel ils vont vivre et au marché du travail?

P.I. : C'est pour que les enfants puissent mieux affronter le monde qui vient et y agir que nous avons pensé la réforme des programmes. Notamment en accentuant l'approche culturelle de toutes les matières, en favorisant une plus grande intégration des connaissances et en développant chez les élèves des savoir-faire généraux tels que des capacités de recherche et de critique de l'information... Dans un monde - et un marché du travail - marqué par l'internationalisation, l'explosion des connaissances et le développement accéléré des technologies, ce qui est ainsi transmis devrait leur permettre de s'adapter aux nouvelles réalités, mais aussi de résister aux modes, à la superficialité, à la fascination des images.

Mais, pour que cela fonctionne, je le rappelle, il faut que les enseignants aient une conscience aiguë que ce qu'on leur demande de transmettre est lié au monde dans lequel les jeunes auront à vivre.

selection.ca

QU'ATTENDEZ-VOUS DE

l'école? Doit-elle développer les compétences plutôt que le savoir?

Ecrivez-nous à **selection.ca**